

ARTICLE – REVUE *RELATIONS*

## Paroles de détresse et de révolte

Par Brigitte Haentjens

Je viens de passer presque une année en compagnie de deux textes puissants, écrits par des poètes : *La nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès et *Le 20 novembre* de Lars Norén.

Dans les deux cas, des écrivains donnent une voix aux bannis, aux exclus, aux marginaux. Ceux qui n'ont pas la parole ou qui n'ont pas les moyens de la prendre. Ces mots ont percuté mon corps et probablement le corps de certains spectateurs. Car, s'il se peut que « les idées infligent des blessures au corps », comme l'énonce Heiner Müller, certains textes sont plus susceptibles que d'autres de pénétrer la chair, d'induire la pensée, de susciter des réactions épidermiques ou profondes.

Si l'écriture de Koltès peut séduire par sa fougue et sa musicalité, celle de Lars Norén, plus âpre, n'offre rien d'aimable. Pourtant, les deux agissent comme des détonateurs. Elles provoquent des changements, suscitent une prise de conscience.

Dans *La nuit juste avant les forêts*, celui qui parle est au bout de ses possibilités. Il déverse un flot ininterrompu de mots, sans respirer, pour trouver une chambre pour la nuit. Vraisemblablement, il cherche un abri symbolique, un geste tendre plus qu'un toit ou un lit. De l'amour plus que du matériel. Malgré son désarroi, sa misère, ses vêtements trempés, son caractère d'étranger, il voudrait un interlocuteur. Il raconte, il invente peut-être, des histoires pleines de couleur, avec cette « tchatche » argotique si caractéristique des émigrés nord-africains. Il est tout entier dans cette quête d'un regard, d'un mot. Une quête quasi spirituelle.

Lars Norén, lui, s'est approprié le journal d'un jeune Allemand, auteur d'une fusillade dans une école secondaire. Les faits sont réels. Sebastian Bosse s'est tué après avoir blessé une quinzaine de personnes. Lars Norén a organisé et édité le texte original. Il lui a ajouté des phrases, des passages, pour le faire résonner ailleurs et ainsi questionner le public, la société, sur le sens du théâtre et sur notre responsabilité collective face à des gestes aussi désespérés. Ce texte qu'il « met en théâtre » témoigne d'une détresse et d'une révolte qui ne peuvent vraiment pas s'exprimer par un langage structuré et achevé.

Celui qui parle chez Koltès est encore dans l'espoir d'une main tendue. Par contre, celui qui s'adresse à nous dans *Le 20 novembre* est déjà tout entier dans la mort. Il est au-delà d'une réponse possible, il a définitivement choisi son camp. Est-ce un signe des temps? Bernard-Marie Koltès a écrit *La nuit juste avant les forêts* en 1977, juste avant que ne soit effective ce qu'on nomme « la mondialisation », alors que le terme « sans-abri » n'abondait pas dans nos journaux et que les problèmes reliés à l'immigration étaient loin d'être aussi aigus qu'aujourd'hui.

*Le 20 novembre* s'est imposé à Lars Norén il y a quelques années seulement, alors qu'il était bouleversé par cette tentative de massacre en Allemagne, en 2006, qui a suivi la tuerie de Colombine et celle de Dawson et qui en annonce sûrement d'autres à venir.

La recherche de lumière n'est pas portée par le personnage de la pièce – tout entier tendu vers son projet macabre – mais par Lars Norén lui-même, cherchant des réponses collectives à un monde qui bascule dans l'obscurité.

Ce qui me frappe, sans que je l'aie soupçonné auparavant, c'est la racine commune de ces deux paroles. Elles puisent dans le sang de la révolte. Elles s'abreuvent de désespoir, se nourrissent du sentiment d'exclusion de plus en plus



Relations no 749

juin 2011

fréquent dans cette société occidentale où l'arrogance des nantis, leur mépris des « perdants » sont si manifestes.

Contrairement au jargon économique inepte et au discours politique paternaliste, le langage de la révolte n'a pas de haut-parleur. Il est neutralisé par les paillettes et les sarcasmes médiatiques, tandis que ceux qui le parlent sont renvoyés à leur silence et leur solitude, comme des vaincus. L'être humain, dans la fragilité de son présent et de son avenir, semble aujourd'hui ne plus rien valoir. J'ose croire qu'il reste le théâtre, lieu de rassemblement et de parole qui, avec ses moyens archaïques, peut encore faire vibrer des êtres, les rassembler autour d'un point de vue, d'une question. Un des derniers lieux d'interrogation, de poésie et d'espoir?

---

© Revue Relations/Centre justice et foi. Tous droits réservés. [Crédits](#) | Reproduction autorisée avec mention complète de la source.